



La Ballade d'Abrahel

Anthelme Hauchecorne

Anthelme Hauchecorne écrit depuis un peu plus d'un an. Ses textes ont été publiés dans la revue Khimaira – et le seront prochainement dans Géante Rouge et Le Calepin Jaune – ou ont lamentablement atterri au fond d'une poubelle.

En dépit de la quantité sidérale de refus qui lui parviennent (de quoi bâtir un monument dédié à la frustration), l'auteur s'acharne. D'autres textes sont dans le couloir de la mort, en attente d'une réponse, qu'il s'agisse d'une offre de publication ou d'une lettre de menaces, assortie d'un colis qui fait tic tac.

Pour soutenir Anthelme Hauchecorne, envoyez-lui des mails (ou des codes de carte bleue, il prend aussi) à cette adresse : anthelme.hauchecorne@free.fr.

Pour les admiratrices souhaitant prendre rendez-vous, envoyez vos coordonnées à Catherine, sa copine, qui transmettra : katecity@hotmail.com

Illustrations : Stéphanie Dubut

LES PIERRON

Dans la région du Limbourg, à l'est des Flandres, le village de Bresnes-en-Woevre expose ses toits de chaume aux rayons du couchant. Fermant les granges et les étables, abandonnant les commerces ou la draperie de la veuve Touquet, les villageois descendent dans la rue, certains bronzés et couverts de sueur, d'autres pâles et aveuglés par le soleil. Ils se rassemblent sur la grand-place pour évacuer la fatigue de leur travail. Les hommes boivent du vin pour se mettre en appétit, tandis que leurs enfants jouent aux osselets ou à la marelle en guettant l'heure du souper. Des cheminées de pierre des vieilles demeures s'échappe le fumet des potées que les femmes ont mises à cuire. Les rires et les pleurs des petits portent jusque dans les bois, animant les collines anciennes qui entourent le village d'une nouvelle jeunesse.

— Mâcré vindiou d'saligaud, r'viens là, Martin...

Bing ! Beng ! Chtong !

Sur le balcon d'une chaumière en particulier, un bouquet de roses brûlées par le soleil oscille sous les doigts du vent.

— Prends ça ! Et ça ! T'en foutrai, moi, d'innocence !

Bunk ! Benk !

Clouée en plein centre de la porte d'entrée, ou pas trop loin du milieu en tout cas, une plaque en chêne porte l'inscription suivante :

*Martin et Martine PIERRON
Éleveurs de brebis*

La plaque de bois, taillée maladroitement à coups de hache, ressemble à un cœur grossier, recouvert d'une épaisse croûte de peinture rouge vif, pareille à du sang frais. Elle est fermement rivée à la porte, mais de travers, et par quatre clous rouillés. C'est un symbole d'amour à faire froid dans le dos, aussi émouvant que le cœur de Cupidon... si on le lui avait arraché pour le clouer au mur d'un cabinet d'avocats en droit matrimonial.

— Non, mais tu m'prends pour une idiote, t'crois que j't'ai point vu ?!

Martine Pierron, avec son corset trop serré – révélant le sommet d'une poitrine opulente – et ses tresses blondes, a tout de la valkyrie,

jusqu'à la corpulence. Acculé dans un coin de la salle à manger, Martin Pierron triture son alliance avec autant de gêne que si l'acier de la bague avait été frotté avec du poil à gratter :

— Mais puisque je te dis que je lisais mon livre de prières...

— Et tu l'ranges entre ses seins, ton bouquin ? Parce que c'est ben là qu'tu r'gardais, coureur ! M'est avis que tu d'vais avoir envie d'lui lire ses vêpres, à c'te catin-là !

Elle s'appelle Catherine, et c'est toi la catin, grosse vache ! songe Martin.

— Voyons Martine, tu te méprends... Cela fait dix années que nous nous aimons, mon cœur. Nous avons un fils, une maison, un troupeau... Mon bonheur est complet. Pourquoi risquerais-je tout cela pour cette mijaurée ?

Son épouse cligne des yeux, une fois, deux fois, avant d'arborer un sourire timide. Elle se rapproche pas à pas et l'embrasse. Ses mains calleuses emprisonnent les épaules étroites de son mari, comme pour l'empêcher de s'enfuir. Martin sent une langue goulue lui fouiller la bouche. Il grimace. La peau de son cou vire au rouge tandis que les seins lourds de sa femme lui compriment la poitrine, l'empêchant de respirer. Ses traits délicats sont aspirés dans le visage bouffi de sa compagne. Martine ferme ses yeux bleu azur, s'abandonnant tout entière au baiser. Ses yeux à lui sont gris lavande ; Martin les garde grands ouverts. Les cheveux de sa femme sont sales, filasses et saupoudrés de pellicules. Ses cheveux à lui sont coupés au bol, noirs et impeccables.

Soudain, une exclamation interrompt *la magie* de leur étreinte :

— T'laisse pas embobiner, M'man ! piaille Gérard, leur fils unique, en faisant irruption dans la pièce.

Quand Martin se retourne pour observer son rejeton, son front se fronce de dégoût. Le garçon a les yeux encore plus clairs que sa mère, des cheveux couleur de lait tourné et une tête molle, qui coiffe un physique empâté.

— J'l'ai bien vu, P'pa, il a maté la grognasse ! crie le gamin.

Une veine lui barre le front, ses lèvres tremblent. Ses yeux luisants de jalousie se figent dans ceux de sa mère, comme pour l'hypnotiser. Martine s'empourpre, repoussant brusquement son mari. Le gosse regarde son père avec une expression satisfaite. Martin avance dans sa direction, main levée, prêt à frapper, quand sa femme s'interpose. Gérard se réfugie dans l'ombre de sa mère.

— Gérard, dans ta chambre ! ordonne le mari par-dessus l'épaule de son épouse.

L'enfant refuse d'obéir. Le visage de sa femme exprime le calme d'un volcan à la veille d'une éruption. Martin reprend vite, d'une voix cajoleuse :

— Mon amour, tu es la seule que j'aime, voyons ! Tu... enfin, *nous* venons de nous embrasser ! Comment peux-tu croire, après cela, que je pourrais te tromper ?

Martine le coupe froidement :

— Ferme ta gueule, queutard. J'sais bien qu't'en as rien à foutre de moi. T'voulais même pas qu'on s'marie. Tu m'aurais sans doute laissée en cloque si mon père n't'avait pô couru au derch' avec son marteau...

Des larmes poisseuses enflent au bord de ses paupières, avant de lui goutter le long des joues.

— Ouin ! Papa voulait pas d'moi ! éclate Gérard, toujours prêt à jeter de l'huile sur le feu.

— Gérard, dans ta chambre ou tu vas tâter de mon pied ! l'avertit Martin.

— Ouiiiiiiiiin, braille le gosse, sans bouger le moins du monde.

— Regarde ce que tu fais à notre enfant ! poursuit Martine en s'affalant sur un vieux tabouret qui grince de douleur.

Elle enfouit son visage entre ses grosses paumes puis éclate en sanglots. La pièce résonne de ses vagissements. Gérard en profite pour s'éclipser.

— Une pauv'crétine que j'étais, d'avoir cru à tes promesses !

— Ma colombe, jamais je n'ai voulu te blesser. Tu sais bien que je t'aime comme au premier jour..., murmure son époux tout en prenant un siège pour s'asseoir face à elle.

La réponse de sa compagne expédie Martin au sol avec la joue enflée et une molaire branlante.

— Ouille ! gémit-il.

Rouvrant les yeux, il aperçoit Martine qui le domine de toute sa hauteur, une louche en fer dans la main.

— Ma colombe, voyons, jamais je ne regarderai une autre que toi...

L'expression de sa femme reste impénétrable.

— D'autant que, ma colombe, tu vaux bien trois femmes à toi seule...